Opinion | Requiem pour les « bullshit jobs »

Le confinement, et le télétravail qui en a résulté, a montré, dans l'entreprise comme dans l'administration, l'inutilité de certaines missions dont on a très bien pu se passer pendant ces longues semaines. Une manière de faire la part des choses sur les missions de chacun et leur intérêt pour la collectivité ou l'entreprise.

Par **Julien DAMON** (Chroniqueur - Professeur associé à Sciences po.)
Les Echos Publié le 12 mai 2020 à 12h20

Le monde du travail sortira changé du grand confinement. Extension du télétravail et célébration des métiers utiles conduiront à revoir drastiquement les fonctions oiseuses. Toutes ces activités réunies dans l'appellation dépréciative « bullshit jobs » (les métiers à

la con) apparaîtront visiblement encore plus inutiles qu'auparavant.

Le télétravail, autrefois réservé à une minorité hypermobile, aura connu une formidable accélération en 2020 , grâce aux grèves puis à la pandémie. Traditionnellement, les hiérarchies intermédiaires des entreprises, soucieuses de ne pas perdre trop de contrôle, résistaient. Leurs réticences ont été balayées, au moins jusqu'au déconfinement, par les nécessités de continuation des activités et par les performances des applications numériques.

Télétravailleurs de l'ombre

Du côté des métiers qui ne se télétravaillent pas , la crise du coronavirus a provoqué une valorisation heureuse. Les soignants ont été applaudis. Aux éboueurs, facteurs et livreurs on a souri. Caissières, épiciers et gardiens d'immeuble ont été remerciés. De petits métiers, dédiés au « sale boulot » de la logistique de la vie quotidienne, ont bénéficié d'une sympathie parfois exaltée. A ces travailleurs mis en lumière dans des rues désertées s'ajoutent les télétravailleurs de l'ombre qui, de leur résidence, ont permis aux grands réseaux de fonctionner et aux flux nécessaires de circuler. Eau et électricité n'ont pas été coupées. Les hôpitaux ont tourné. Le système de redistribution a géré les dossiers et versé les prestations. Toutes les professions, parfois méprisées, qui font vivre les villes alors que ceux qui les exercent ne peuvent plus se payer la vie en ville, ont pris une forme de revanche. Les premiers de corvée ont été reconnus par les premiers de

cordée. Mais à la sortie ? Les classes moyennes inférieures enfileront-elles à nouveau leurs gilets jaunes ou bien bénéficieront-elles d'une reconnaissance autre que symbolique ? L'histoire proche le dira.

S'est aussi jouée une autre pièce, sous la forme d'une expérience naturelle, comme les aiment les économistes. S'il est difficile de parfaitement circonscrire le périmètre des « activités indispensables », le confinement et ses exceptions autorisent quelques observations. Les activités vitales soit sont assurées sur le terrain ou de chez soi, soit elles manquent cruellement car impossibles à réaliser, sur les chantiers arrêtés, dans des usines fermées. Entre les deux, se repèrent toutes ces fonctions qui ne servent pas à grand-chose et dont la carence ne pèse pas. L'expression « bullshit jobs » désigne grossièrement ces emplois et surtout ces tâches inutiles. Au centre de cette nébuleuse se trouvent des employés qui se perdent en réunions stériles, dans des processus procéduriers, passant leur journée à bavasser sur Internet. Les entreprises, face à la déflagration économique qui se profile, disposent d'une opportunité historique. Elles peuvent s'attaquer frontalement à cette sphère conséquente des « bullshit jobs », dont les contours auront été mis en évidence, autant dans les bureaucraties publiques que privées.

Nettoyage de printemps

Les fonctions superflues seront apparues. Non pas dans la production des cols bleus mais dans des excroissances à inutilité vérifiée du côté de certains cols

blancs. Le grand nettoyage du printemps post-confinement passera aussi par les open spaces et les sites de co-working. Nombre de salariés et d'institutions auront découvert les avantages d'un télétravail productif, dans un environnement privé aménagé à son goût, aussi exigu puisse-t-il être parfois.

Le retour dans des espaces de travail faits de proximité et de promiscuité s'avère problématique. A court terme, pour des raisons sanitaires. A long terme, parce que c'est tout le monde du travail qui aura été bousculé, dans le sens de la valorisation des missions utiles et des organisations individualisées. Alors oui, d'anciens « bullshit jobs » viendront grossir les rangs du chômage. Souhaitons qu'ils trouvent rapidement des fonctions plus essentielles !

Julien Damon *est chroniqueur aux « Echos », professeur associé à Sciences Po.*

Les « bullshit jobs » sont l'avenir du capitalisme